

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Burgel, Guy, dir. (1994) *Paris – New York*. Paris / Nanterre, Villes en parallèle, no 20-21, 301 p.
(ISSN 0242-2794)

par Gilles Ritchot

Cahiers de géographie du Québec, vol. 40, n° 109, 1996, p. 102-104.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022550ar>

DOI: 10.7202/022550ar

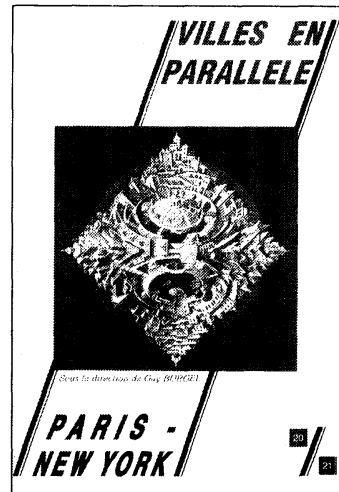
Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

BURGEL, Guy, dir. (1994) Paris - New York.
Paris/Nanterre, *Villes en parallèle*, n° 20-21, 301 p.
(ISSN 0242-2794)



L'introduction décline quatre postulats : 1) l'économie «fonde» les métropoles; 2) l'espace est «social»; 3) la «dérive mercantile» soumet la création culturelle; 4) la ville est aussi un «décor». Une brochette de tableaux et de croquis transmet une information permettant de comparer Paris et New York, sous les rapports de la démographie, des équipements et des activités. Suit un dialogue, plus astucieux qu'instructif, où Roncayolo répond à Burgel. Les échappées critiques vers Christaller et le marxisme ne remettent pas en cause l'obsédant couplage économie-société.

La première partie débute par un essai théorique de Sassen. Y est avancée l'hypothèse d'un changement qualitatif affectant le comportement des «économies d'échelle» depuis quelques années. Sont remises en question plusieurs idées reçues, relativement à l'actuelle «crise financière» qui n'en serait pas une, ainsi qu'à la réalité douteuse du village global. Loin d'avoir seulement déterminé des diffusions d'activités, la télécommunication planétaire aurait réalisé par ce biais la condition de possibilité de polarisations sans précédent, à savoir ces «villes mondiales» que sont devenues New York, Londres, Tokyo. Remarquablement pédagogique, l'argument de Sassen rejoint les thèses d'économie spatiale d'Aydalot : la réputation fait partie de la valorisation positionnelle et les deux sont invoquées en tant que facteurs explicatifs.

Traitant de l'industrie parisienne, l'article de Carré rend perplexe le lecteur adepte du *Big Bang*. L'agglomération francilienne y reçoit la figure d'une «nébuleuse» en attente de concentrations locales d'activités. Mais le bilan des forces productives y respecte les consignes de la publication institutionnelle. Il est assez terre à terre pour calmer les élans poétiques. Le savoir économique est-il crédible parce qu'il fait craindre le pire?

Fishman y va plus librement, en virtuose, comme dans un magazine. *What is New York? Ou miss Manhattan?* Pour mieux dégager les facteurs qui autonomisent la grande banlieue et, plus loin encore, Mount Laurel. Cette anti-ville

rentabilise une confluence symbolique, qui attire vers elle la richesse produite autant à Philadelphie qu'à New York, pour la faire circuler localement au profit de nouvelles expériences aménagistes et finalement la faire couler à flots vers les plages ludiques du New Jersey. *Funny money* : tant pis pour le massif industriel de Camden qui retourne à la «nature». Les témoins de l'alliance capital-travail doivent-ils disparaître?

La deuxième partie oublie Paris. La «ville mosaïque», selon Body-Gendrot, dément la métaphore européenne du *melting pot*. Et si les immigrants cultivaient l'autoségrégation pour tenir des positions urbaines? Ou pour noyauter des corps de métier : la police aux Irlandais, le taxi aux Haïtiens, etc.?

Bordreuil reconstitue la «morphogénèse» du secteur SoHo. Il critique la thèse voulant que, au cours des années 1970, la gentrification découlât d'une substitution d'acteurs localement déterminée par un *rent gap*. Comme si des résidants démunis n'avaient pas été capables de supporter la pression d'une rente situationnelle à la hausse, en même temps qu'une *gentry* ascendante aurait profité de sa compétence économique pour prendre la place. Or, dès les années 1950, la place en question demeurait vide après avoir été volontairement abandonnée. Et les nouveaux venus, des artistes de condition modeste, ont valorisé la position bien plus qu'ils en ont profité. Ils inventèrent en ce sens le *loft living*. Et leur créativité fut stimulée par le défi qu'allait représenter la nécessaire rentabilisation de la nouvelle modalité d'occupation.

La troisième partie traite de l'art, de l'argent, de la ville. Les articles de Menger et Rocquet renseignent sur certaines conséquences de la «globalisation» contemporaine du marché de l'art. La polarisation parisienne n'est plus ce qu'elle était, même en France. La profession de commissaire-priseur occupe tant bien que mal, à Paris, une position où les trajectoires ne convergent plus. Les articles de Choay et Gurstein sont adéquatement érudits et critiques, envers la conception bureaucratique des musées pour l'un et une «avant-garde» terroriste pour l'autre.

La quatrième partie dévoile plus ostensiblement les valeurs profondes de l'établissement lourd. À lire Urfalino, on admet volontiers que le pouvoir mitterrandien fut délégué par la forme urbaine. Ce pouvoir aurait été comme «manipulé» par la dynamique interne à cette forme. Au lieu de s'ériger en destinataire des autres pouvoirs, le pouvoir présidentiel s'est ainsi comporté tel un destinataire à la fois rival et solidaire. D'où une historique concertation avec la mairie et l'Atelier parisien d'urbanisme, qui a permis le ficelage de ce «paquet» de réalisations qu'on a coutume d'appeler les «Grands Projets» (Pyramide du Louvre, Arche de la Défense, Opéra Bastille, etc.).

Que New York soit devenue la ville des «illusions» procède de la même dynamique. Peu importe d'y croire ou non. Boyer laisse entendre que la métropole américaine manipule ses acteurs, les rendant solidaires d'un même *package deal*, si l'on peut dire. Va pour le scénario, pourvu que le décor se fasse désirer en le communiquant!

La conclusion manque. Qu'il nous soit permis d'en proposer une.

La comparaison Paris-New York ne peut pas être ramenée à des bilans de performance économique. Il faut en plus considérer l'axiologisation de l'«économie-monde», c'est-à-dire la confiance que lui accordent les sociétés qui se sont articulées en la concevant. En vertu de la reconfiguration de certains rapports de forces aux lendemains de la Seconde Guerre, les sociétés industrielles avancées, qui ont massivement adhéré à l'économie de marché, ont été mobilisées par autant de places urbaines éventuellement converties en «villes mondiales» (États-Unis d'Amérique, Royaume Uni, Japon, ex-Allemagne de l'Ouest). Tandis que les sociétés fortes, mais dont l'aile gauche est influente (France, Italie), disposent de grandes cités qui parviennent difficilement à battre la mesure.

Parmi les «villes mondiales», au demeurant, New York se singularise pour avoir résisté à l'éradication de sa puissance érotique. Cette idée directrice pourrait se dégager de l'article de Bordreuil, qui compte parmi les élaborations scientifiques les plus pénétrantes qu'il soit donné de lire à propos de la dynamique interne à la morphogenèse urbaine au cours des récentes décennies. L'appropriation de SoHo n'a pas déjoué la convoitise économique du *rent gap*. Elle a plutôt esquivé la compulsion bureaucratique à exciser dans le «col» érotique. Pensons au «trou des Halles» de Paris, cicatrisé mais frigide. SoHo détient une position semblable, à la croisée d'une «crête» urbaine et d'un «talweg» rural. Mais ça continue...

Choay vend la mèche, en disqualifiant «l'ère industrielle avec son tribut de laideur». La ville industrielle n'était pas laide. Elle était terrifiante, c'est-à-dire fascinante, autant attractive que répulsive, en un mot sublime, ou «érotique». C'est cette puissance qui fut perdue au cours des années 1970. Les projets d'autoroute ou de RER, réalisés ou pas, n'auront été que des prétextes utilitaires (et paranoïaques) à une formidable castration des prégnances érotisées de la grande ville. L'art fait problème à la lumière de cette souffrance. Les catégories du beau et du laid, désormais en rupture avec le sublime primitif, sont disjointes l'une de l'autre : patrimoine frileux *versus* signatures de notaires en guise de toiles et boîtes de conserve entrouvertes en guise de sculptures.

Ne reprochons rien à cet ouvrage. Surtout pas d'avoir omis de citer Aydalot, Berry, Braudel, et d'autres. Les chercheurs, qui de nos jours approfondissent la théorie de l'urbain, travaillent comme des bêtes. Les services qu'ils rendent, en permettant de remonter à la source du désarroi dans lequel nous nous débattons, sont immenses. Néanmoins, soyons vigilants. Si la castration de la forme urbaine réussit, si nous acceptons, autrement dit, qu'il ne reste plus que l'économie pour «fonder» les métropoles, il faudra alors cesser de «chialer» contre l'obsession du profit (ou de la dette). Que ce soit au nom de la social-démocratie ou de l'art pour l'art. Nous ne pouvons pas en même temps parler la langue de bois et nous insurger contre son usage.

Gilles Ritchot
C.É.L.A.T.
Université Laval